et demie on arrive à l'entrée de la ville ; le général, avec ses deux escadrons se porte sur la ligne de retraite de l'ennemi, après avoir formé une colonne de réserve sous les ordres du commandant Saussier ; l'ennemi, à l'approche de la colonne, évacue la ville la nuit et se retire précipitamment. L'escadron du régiment étranger se lance à sa poursuite, le rejoint et lui tue ou prend 120 hommes.

En rentrant à Monterey, le général Jeanningros y trouve avec étonnement un détachement du 2e bataillon du régiment étranger, sous les ordres du commandant de la Hayrie. Voici, d'après l'*Historique* de la légion étrangère, ce qui était arrivé. Apprenant à Saltillo que Monterey était attaqué, le commandant de la Hayrie avait fait monter 150 hommes dans les voitures du train et s'était dirigé vers cette ville. Arrivé à cinq heures du matin, il avait fait mettre pied à terre, avait pénétré dans la ville, s'était emparé de tous les postes du palais et de la place et avait semé l'alarme partout. Revenu de sa surprise et voyant le petit nombre des assaillants, l'ennemi les attaque à son tour. Le commandant se fraie un passage à la baïonnette et se replie sur le fort de l'Obispada, où Escobedo n'osa pas le poursuivre. Le chef mexicain avait été empêché par cette attaque subite de lever sur la ville une contribution de 300,000 piastres. La colonne de la Hayrie n'avait eu que cinq hommes hors de combat. Le lieutenant Bastidon, grièvement blessé, avait été caché dans une famille mexicaine jusqu'à l'arrivée de la colonne Jeanningros. De son côté, la colonne Saussier, dans cette marche sur Monterey, avait fait trente lieues en trente-deux heures et la plupart du temps sac au dos. Le général Jeanningros quitta Monterey, le 13 décembre, avec ses troupes suivies de nombreux habitants, qui craignaient le retour des libéraux et les représailles qu'ils ne manqueraient pas d'exercer (1).

Cependant les troupes libérales progressaient dans le nord. Après avoir fait réoccuper Chihuahua par le détachement du commandant Billot, le maréchal craignait que dans le cas d'une guerre avec les Etats-Unis, ce détachement ne fût coupé par les guérillas qui avaient envahi le pays au sud. D'ailleurs, les ordres de Paris pour l'évacuation de Chihuahua étaient formels. En conséquence, le commandant Billot rétrogada le 31 janvier 1866, laissant derrière lui une garnison de 500 Mexicains ; mais la ville fut attaquée le 15 mars, la moitié de cette garnison passa à l'ennemi, et le commandant impérialiste abandonna avec quelques cavaliers la place, où cependant Juarès ne rentra qu'au mois de septembre. Le maréchal, après avoir donné l'ordre d'évacuer tout le pays au nord de Durango, s'était ensuite décidé à laisser une garnison au Parral. Après plusieurs alternatives et retours offensifs, la limite nord des possessions françaises fut fixée sur la ligne du Rio-de-Nazas, sur laquelle avait eu lieu, en 1864, le combat du Cerro-de-Majoma.

(1) Historique de la légion étrangère.

Au sud de Durango, l'insurrection s'était également développée. Nochistlan et Teocatliche furent occupés par le chef libéral Garcia de la Cadena. D'autres guérillas vinrent attaquer la garnison française de Fresnillo : elles furent repoussées le 25, et battues de nouveau à la Salada par une colonne légère venue de Durango.

Les événements étaient plus graves dans le nord-est : Matamoros et Tampico étaient serrés de si près qu'on pouvait prévoir leur chute prochaine. Les malades et le dépôt du bataillon d'Afrique, laissés à Tampico, durent être escortés par la contre-guérilla pour rejoindre le bataillon à Tula : elle eut à repousser plusieurs attaques de Mendez, et les magasins de Tantoyaquita, où l'on avait réuni une grande quantité de marchandises, furent attaqués et pillés ; le commerce de Tampico y perdit plus d'un million. Mendez fut tué dans l'affaire et remplacé par le général La Garza, ancien gouverneur du Tamaulipas. Ce changement fut très favorable à la cause libérale. Le maréchal, désirant venir en aide à Mejia, toujours enfermé dans Matamoros, prescrivit au généra Douay de faire réoccuper Monterey. Le général Jeanningros rappela à cet effet la garnison française de Parras et se porta à Monterey avec le 1er bataillon du régiment étranger et deux compagnies de partisans, dont une à cheval. Le 2e bataillon resta à Saltillo, sous les ordres du commandant de Brian. En avant de Saltillo, Parras était occupé par une garnison mexicaine, et le maréchal avait prescrit au général Douay, qui avait transporté son quartier général à Matehuala, de

se borner à occuper la ligne San-Luis, Monterey, Matamoros.

La garnison mexicaine de Parras ayant fait une sortie, une bande juariste, venue de Monclava, s'empara de la ville et empêcha le préfet politique Campos d'y rentrer. Le commandant de Brian réinstalla le préfet le 19 février. Non content de ce résultat, il voulut aller attaquer à l'hacienda de San-Ysabel, à trois lieues au nord de Parras, les libéraux, commandés par Cortina, et renforcés par une colonne forte de 1,200 hommes. Cette hacienda est bâtie en maçonnerie, avec des terrasses; elle est adossée à un mamelon de soixante mètres de haut, coupé à pic par des rochers. Le commandant de Brian, ayant avec lui trois compagnies du régiment étranger, dont une de voltigeurs, à l'effectif de 8 officiers et 177 hommes, plus 400 Mexicains, arriva devant l'hacienda avant le jour; il fit déployer les compagnies, celle de voltigeurs à gauche, les Mexicains au centre, la 4e compagnie à droite, la 3e compagnie en réserve, avec la cavalerie mexicaine. Afin de dissimuler son infériorité numérique, il voulut attaquer pendant qu'il faisait encore nuit. Le terrain ne fut donc pas reconnu, et l'on s'en rapporta au préfet Campos, qui connaissait bien le pays, mais qui, dans l'obscurité, se trompa sur la distance : ce qui fit qu'on battit la charge et qu'on entama l'attaque à sept ou huit cents mètres : en outre, on ne vit pas une barranca qui barrait la route à la compagnie de voltigeurs : cette compagnie fut obligée de se rejeter sur le centre de la ligne, au lieu de menacer le flanc de l'ennemi, comme elle en avait reçu l'ordre. Les autres compagnies arrivent essoufflées et en désordre sous les murs de la ferme : le jour commençait à poindre, les hommes aperçoivent à gauche le mamelon, qui est occupé; quoique épuisés par leur course, ils tentent de l'escalader : ils sont reçus par une vive fusillade : le commandant de Brian est blessé, le lieutenant Royaux est tué, le lieutenant Schmidt est blessé mortellement. Le capitaine Moulinier, le lieutenant Ravix, l'adjudant Gravenaux, n'en poussent pas moins les hommes à l'attaque. L'adjudant-major Cazes, avec 50 ou 60 hommes, tâche de tourner la droite des juaristes, l'adjudant Gravenaux et le tambour-maître sont tués sur les retranchements de l'ennemi, auprès de la croix élevée au sommet du mamelon.

Une voix partie de l'hacienda, et qui ne peut être que celle d'un déserteur servant dans les bandes, crie en français : *En retraite!* Les hommes, surpris, hésitent à ce moment, la cavalerie ennemie débouche de derrière l'hacienda, l'escadron mexicain allié s'enfuit honteusement sur la route de Parras. Les hommes reculent en désordre, évacuent le mamelon et cherchent à se grouper contre l'ennemi qui les déborde de toutes parts. L'adjudant-major Cazes est tué au passage du ruisseau qui coule devant la ferme : le lieutenant Ravix, complètement entouré, se défend avec son revolver et son sabre. Il est horriblement mutilé. Le commandant de Brian, blessé, se retire, soutenu par le sergent Racle ; il est assailli par huit ou dix cavaliers, qui tuent d'abord le sergent, qui n'a que sa baïonnette pour se défendre, et achèvent ensuite le commandant. Le capitaine Moulinier forme un carré avec quatre voltigeurs, ils sont tués tous les cinq. Le docteur Rustegho, qui a établi son ambulance au pied des murs de la ferme, est assailli par l'ennemi, blessé et achevé par un déserteur du 62e, qui sert dans les rangs ennemis. Le sergent de voltigeurs Desbordes rallie les blessés et les hommes valides, au nombre de 70 ; aidé par le fusilier Degorge, il organise la défense et repousse les Mexicains : ils se jettent dans une barranca, mais ne tardent pas à être acculés dans une impasse; le combat n'en continue pas moins. L'ennemi fait pleuvoir sur eux des pierres, des blocs de terre et leur crie de se rendre, ils mettent bas les armes.

A sept heures et demie, tout était fini, le détachement était anéanti : 102 tués, dont 7 officiers, 82 prisonniers, dont 40 blessés et un seul officier prisonnier, tel est le chiffre de nos pertes.

La cavalerie ennemie respecta les blessés trouvés dans la plaine, mais ceux qui étaient restés sur le mamelon et au pied des murs de l'hacienda furent assassinés. Une compagnie du régiment étranger était restée à la garde de Parras. Le lieutenant Bartidon, qui la commandait, s'enferma dans l'église, et, cerné par l'ennemi, s'y défendit pendant trois jours, résistant à toutes les attaques et à toutes les sommations. L'approche d'une colonne commandée par le chef de bataillon Saussier fit fuir l'ennemi. De son côté, le général Douay, en

recevant ces tristes nouvelles, se mit en route pour poursuivre l'ennemi; mais il ne put l'atteindre [1].

Telle fut l'affaire de San-Ysabel, dans laquelle le commandant de Brian paya chèrement son ardeur et son imprudence. Quoiqu'elle eût été mal engagée, elle n'aurait pas eu sans doute une issue aussi désastreuse sans le cri poussé par un traître et sans la lâcheté de l'escadron mexicain allié. Il aurait fallu là un de nos escadrons de chasseurs d'Afrique; Malheureusement nous n'avions pas assez de cavalerie au Mexique. Mais, dira-t-on, il y avait donc des déserteurs parmi nos soldats? Hélas! oui, et c'était une conséquence presque inévitable de la désorganisation lente tenant à la dispersion des troupes : la tenue se relâchait, et avec elle la discipline. Les officiers portaient des costumes de fantaisie et se coiffaient du large *sombrero* mexicain. Tous, dans le régiment étranger, avaient des chevaux qu'ils montaient en colonne, le tambour-major lui-même était à cheval ainsi que sa femme, une cantinière. Le jeu faisait de nombreuses victimes parmi les officiers et l'*aguardiente* (espèce d'eau-de-vie) causait de grands ravages chez les soldats. La masse restait cependant infatigable dans les marches et inébranlable dans les combats. Le 2 mars, une petite colonne commandée par le capitaine Achilli, formée d'un détachement de la compagnie franche montée du régiment étranger et de troupes mexicaines, après avoir fait vingt lieues en treize heures, surprenait, à Santiago, une bande de 250 cavaliers, et lui tuait 30 hommes. Le 10 mars, le capitaine Ballue, avec des détachements du 12e chasseurs, du bataillon d'Afrique, du régiment étranger et des éclaireurs mexicains, après une marche aussi rapide surprenait l'avant-garde de la bande d'Oreliano Ribera dans l'hacienda de Negreto.

Après le combat de San-Ysabel, le maréchal Bazaine rappela sévèrement qu'il interdisait toute opération offensive en dehors des grandes lignes de Vera-Cruz à Guadalajara par Mexico, Queretaro et Lagos, de Queretaro à Monterey et de Lagos à Durango. Escobedo continuait une lutte acharnée dans le Tamaulipas et dans les districts voisins. Le 1er avril, il attaquait le poste français de Matehuala. Repoussé par

(1) Historique de la légion étrangère.

l'arrivée d'une colonne de secours, il alla bloquer celui de Tula, échappa à trois colonnes envoyées pour le cerner et se réfugia dans les montagnes. La garnison française de Tula ayant été remplacée par 400 Mexicains, Oreliano revint attaquer cette place, que l'officier mexicain abandonna sans attendre l'ennemi. Les communications furent ainsi coupées entre San-Luis et Tampico. La Huasteca tout entière tomba au pouvoir des insurgés, par suite du refus formel d'obéissance du général de Thun, qui, malgré l'ordre du maréchal, ne voulut pas marcher sur Tulancingo. Les Autrichiens se retirèrent de toutes parts. Le général Jeanningros, qui était allé conduire à Mejia un renfort de 600 Mexicains et était rentré à Monterey, dut agir de concert avec le général Douay, partant de Saltillo, et avec le colonel du Pin, placé de nouveau à la tête de la contre-guérilla, pour détruire les bandes du Tamaulipas; mais l'ennemi, averti par des dépêches interceptées, trouva moyen de s'échapper. Enfin, un événement des plus graves amena la chute de Matamoros. Les guérillas ennemies étaient constamment grossies, sur cette frontière, par des flibustiers américains et des nègres déserteurs de l'armée des Etats-Unis. Le général Mejia voulant faire passer un convoi considérable de marchandises de Matamoros à Monterey sous les ordres du général Olvera, on forma, pour aller au-devant de lui, un détachement composé de deux bataillons et de l'escadron du régiment étranger, d'un escadron du 12e chasseurs, enfin, de troupes belges et mexicaines escortant un convoi d'argent. L'échange des deux convois devait se faire à Mier. Le général Jeanningros étant malade, c'est le lieutenant-colonel de Tucé, du 12e chasseurs, qui prend le commandement du détachement formé à Monterey, lequel marche en trois colonnes. L'avant-garde de la colonne de gauche, sous les ordres du commandant Saussier, bat, le 11 juin, à Ramos, plusieurs bandes mexicaines; mais les correspondances échangées entre le colonel de Tucé et Olvera sont interceptées. Arrivé le 18 juin à Mier, le colonel de Tucé apprend le désastre du convoi qui était parti de Matamoros. Ce convoi était composé de neuf cents voitures. L'escorte comprenait 1,600 Mexicains, 300 Autrichiens et 8 canons, c'est-à-dire la plus forte partie de la garnison de Matamoros. Elle fut attaquée, le 15 juin, près de Camargo, par Escobedo,

à la tête de 5,000 hommes, dont 1,500 flibustiers ou soldats américains; la chaleur était accablante; déjà, douze soldats autrichiens avaient succombé à l'insolation. Après une lutte sanglante, dans laquelle deux bataillons mexicains, faisant défection, avaient chargé sur les Autrichiens, Olvera parvint à rentrer dans Matamoros. Sa troupe avait perdu 251 Mexicains et 145 Autrichiens tués; 121 Mexicains et 45 Autrichiens blessés; 858 Mexicains et 143 Autrichiens prisonniers; 8 canons, 300 voitures représentant, pour le commerce de Matamoros, une perte de deux millions de piastres, restaient au pouvoir de l'ennemi. Le désastre était complet. Les Autrichiens, trahis par leurs alliés, s'étaient défendus sérieusement. A ces nouvelles, le lieutenant-colonel de Tucé rétrograda rapidement sur Monterey. Depuis quelques jours, les hommes de la légion étrangère, récemment arrivés de France, profitaient du voisinage de la frontière pour passer aux Etats-Unis (1), et le lieutenant-colonel de Tucé craignait de voir son détachement se fondre en présence de l'ennemi. Il ne restait plus à Mejia que 300 hommes pour garder Matamoros, il voulait cependant continuer à se défendre; mais il céda aux prières des habitants, et il accepta une capitulation; ses troupes furent transportées à Vera-Cruz par mer avec armes et bagages, il ne perdit que son artillerie, comprenant 43 canons. Des garanties furent stipulées pour les habitants. Juarès ne voulut pas reconnaître cette capitulation; néanmoins, la ville de Matamoros fut bien traitée; Mejia l'avait évacuée le 29 juin.

(1) 79 hommes désertèrent en quelques jours.

CHAPITRE VIII

LE DÉPART

Le maréchal Bazaine à San-Luis-de-Potosi. — Evacuation de Monterey. — Combat de la Noria-de-Custodio. — Refus d'obéissance des Belges. — Glorieuse défense du capitaine Langlois à Tampico. — Evacuation de Tampico et de Tuxpan. — Concentration de la division Castagny en arrière de Durango. — Combat de Porfias. — Le général Mendez dans le Michoacan. — Combats de Palmas et d'Uruapan. — Le général Aymard à Zamora et dans l'Etat de Guanajuato. — Combats de Fuès et de l'hacienda Colorada. — Evacuation de la Sonora. — Retour des libéraux à Urès, Hermosillo et Guaymas. — La garnison de Mazatlan. — Corona battu au Presidio. — Combat de Palos-Prietos. — Mission du général Castelnau. — Pouvoirs exorbitants conférés à cet aide de camp de l'empereur. — Lettre du maréchal Randon à Bazaine. — Arrivée du général Castelnau. — Départ de Maximilien pour Orizaba. — Projets d'abdication. — Lettre de M. Eloin. — Notifications adressées à Maximilien par le maréchal Bazaine, M. Dano et le général Castelnau. — Conférences d'Orizaba. — Maximilien décidé à rester au Mexique. — Rapport du général Castelnau contre le maréchal Bazaine. — Plaintes du maréchal. — Retour de Maximilien à Mexico. — Lettre du maréchal Niel au maréchal Bazaine. — Le général Marquez commandant supérieur de Mexico. — Rupture complète entre l'empereur et le maréchal. — Evacuation de Mazatlan et de Guadalajara. — Combat du Cerro-de-las-Coronillas. — Le 5e bataillon de cazadorès. — Retraite sur Lagos. — Evacuation de Durango. — Le colonel Cottret à Sombrerete. — Evacuation de Matehuala. — Le commandant de la Hayrie. — Retraite du général Douay sur Queretaro. — Evacuation de San-Luis-de-Potosi. — Les Autrichiens dans la Huasteca. — Les Belges à Ixmiquilpan. — Embarquement des Belges. — Résistance d'Oajaca. — Mort du commandant Testard. — Combat de la Carbonera. — Capitulation d'Oajaca — Evacuation de Jalapa. — Le général Douay à Puebla. — Insurrection générale. — Retraite à travers les Terres chaudes. — Le maréchal Bazaine quitte Mexico. — Proclamation au peuple mexicain. — Embarquement des dernières troupes. — Arrivée du maréchal dans le port de Toulon. — Honneurs refusés. — Bilan de la guerre du Mexique.

La perte de Matamoros, due en grande partie à l'intervention des soldats américains, fut pour ainsi dire le commencement de la fin. La garde rurale de Parras, qui jusque-là